

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

PARAISANT LE DIMANCHE

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Blaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 29 Octobre 1865.

NOUVELLES LOCALES.

Lundi dernier, 23 octobre, a eu lieu la rentrée solennelle du Tribunal Supérieur de Monaco. Les Autorités et les Fonctionnaires de la Principauté se sont réunis au Corps judiciaire pour assister à la messe du Saint-Esprit.

Après la cérémonie religieuse, le cortège auquel est venu s'adjoindre le Clergé s'est rendu au Palais de Justice où M. le Président a déclaré l'année judiciaire 1865-66 ouverte. M. l'Avocat Général dans un discours religieusement écouté a traité d'une manière remarquable l'important sujet de la *Dignité du Magistrat*.

Cette fin d'année 1865, commencée sous de si beaux auspices, paraît vouloir finir tristement. Rien ne semblait troubler l'essor d'une société pleine d'ardeur, qui, heureuse de ses succès, se disait : « aujourd'hui il n'y a plus de Pyrénées ; demain il n'y aura plus d'Alpes ; l'isthme de Suez n'est plus qu'un souvenir historique ; l'isthme de Panama verra sa fin dans notre siècle. » On jetait un regard satisfait sur ces gigantesques travaux qui doivent donner à notre époque, une renommée sans pareille comme l'eurent les siècles d'Auguste et d'Adrien ; on s'endormait au bruit enchanteur de la prospérité générale ; on se demandait si notre époque de reconstitution, d'organisation, n'aurait pas une place hors ligne dans l'histoire de l'humanité, lorsque les fléaux sont venus nous rappeler au sentiment de notre faiblesse, de notre infériorité.

Heureusement pour ce beau pays de Monaco, sa position privilégiée le met à l'abri de craintes hélas ! trop fondées aujourd'hui.

Nous lisons en effet dans un rapport du docteur F. Dionisio de Florence : « Tout le monde connaît le fait de la salubrité exceptionnelle des localités où végètent les plantes résineuses, balsamiques, les pins entr'autres, desquels émane l'essence de térébenthine. Or la chimie démontre que cette essence, quand elle s'est oxidée à l'air, acquiert un pouvoir ozonifiant et a sur les miasmes une action comburante très remarquable. Il ressortirait de là que l'air de ces contrées est plus pur parcequ'il serait privé de tout principe miasmatisque. »

La Principauté où croissent admirablement toutes

les plantes dont le savant docteur énumère les vertus préservatrices contre le fléau épidémique, est donc assurée de jouir au milieu des désastres dont les feuilles périodiques nous entretennent tous les jours, de l'air pur et vivifiant qui fait admirer et rechercher son territoire.

AUGUSTE MARCADE.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

On lit dans le *Sémaphore*, de Marseille :

Ainsi que nous le disions dans un de nos précédents numéros, notre ville a repris ses allures habituelles. La rue St-Ferréol, devenue le rendez-vous de notre monde élégant, a été rendue à sa physiologie des beaux jours. Tous les magasins sont actuellement ouverts et font assaut d'étalage pour attirer les regards des promeneurs et surtout des promeneuses ; la crinoline tient le haut du pavé et la circulation, à certains moments de la journée, présente quelques difficultés, difficultés qui n'ont que trop longtemps contrarié tous ceux d'entre nous qui n'avaient pu se voter pendant quelque temps un exil volontaire.

Nos émigrants sont à peu près tous rentrés dans leurs foyers. Les uns retournent des pays lointains pour lesquels le choléra paraît avoir une antipathie bien prononcée, heureux pays ! Les autres reviennent des eaux où ils avaient été envoyés de par le fléau ; ceux-ci qui avaient transféré leurs pénates dans les campagnes, exécutent à grand force leur déménagement ; enfin, les trains de chemin de fer abondent de voyageurs marseillais qui viennent reprendre une existence un moment suspendue parmi nous.

Comme baromètre de l'état sanitaire de Marseille, nous devons ajouter que nos grands comme nos petits hôtels, un moment silencieux, rouvrent leurs appartements à cette population flottante qui traverse habituellement notre ville soit pour se rendre en Orient, soit pour se réfugier dans ces heureuses contrées, auxquelles le soleil sourit toujours et dans lesquelles règne une tiède température.

Les fenêtres de ces vastes et somptueux établissements qui ont nom : Grand Hôtel de Marseille, Grand Hôtel Noailles, Grand Hôtel du Louvre et de la Paix, commencent à être éclairées et les tristes ténèbres que le passant remarquait avec peine au centre de ces magnifiques hôtels sont aujourd'hui dissipées.

EMPLOI DES BLOCS EN BÉTON.

La construction des ouvrages à la mer, en gros blocs artificiels de béton, remonte à 1833. Ce système, dû à M. Poirel, après avoir été appliqué au port d'Alger, l'a été ensuite au port de Marseille, puis à la pointe de Grave (embouchure de la Gironde), à Port-Vendres, à Cette, à Biarritz, à Cherbourg, ainsi qu'à d'autres ports.

Parmi les nombreux avantages que présente le nouveau système sur l'ancien, M. Poirel signale les plus importants, dans l'ordre qui suit :

1^o Il permet désormais de créer, pour le mouillage des navires, des abris sur un point quelconque du littoral, tandis qu'auparavant il n'était possible d'établir des ouvrages en mer que dans un nombre très-restreint de localités, offrant à proximité des carrières d'où l'on peut tirer des blocs d'une nature de pierres inaltérable à la mer. C'est ainsi que l'établissement d'un chenal de 2,000 mètres de longueur, à travers la plage de Péluse, qui devra former le débouché dans cette mer du canal de Suez à Port-Saïd, ne sera possible qu'avec les blocs artificiels, et la construction de ce chenal est, pour la navigation, une condition *sine qua non* de la communication entre les deux mers à travers l'isthme.

2^o Jusqu'ici les plus grands fonds sur lesquels on ait établi des ouvrages à la mer étaient de 20 mètres, comme à la digue de Cherbourg. A Alger, la jetée en prolongement de l'ancien môle, et qui forme le nouveau port, a été établie sur des fonds de 25, 30 et 35 mètres. On peut aller bien au delà ; ce n'est plus qu'une question d'argent.

3^o Quand l'expérience aura définitivement prononcé sur les navires cuirassés et les batteries flottantes, eu égard à leurs qualités nautiques et à leur puissance de destruction, il devra s'opérer, dans le système de fortification des ports et des côtes, une transformation analogue à celle qui a eu lieu pour les villes et les frontières après l'invention de l'artillerie. Le système des blocs artificiels permettra de construire les ouvrages définitifs des ports, à telles distances et dans telles conditions qui seront jugées nécessaires pour correspondre aux nouveaux moyens d'attaque.

4^o Avec les blocs naturels, il serait impossible d'établir un brise-lames curviligne tel que celui de Livourne, le seul qui ait jamais été construit. Il en résulte l'avantage très-notable de gagner, pour le mouillage des navires, l'aire du segment, qui, par sa forme concave, est beaucoup mieux abritée que l'espace défendu par la corde.

5^o En descendant des blocs artificiels régulièrement les uns sur les autres, comme on l'a fait au port de Marseille et de Livourne, on peut facilement établir des murs de quai à parement vertical, sur une hauteur de 6 à 9 mètres d'eau à leur pied, de manière à per-

mettre le débarquement bord à quai des plus forts navires, ce qui, avec les blocs naturels, était impossible dans les ports sans marée, tels que ceux de la Méditerranée, où l'on ne peut construire à sec comme dans l'Océan.

(Moniteur).

Un service de transport de marchandises par des locomobiles à vapeur vient d'être organisé sur la route départementale de Bergerac à Mussidan.

Voici ce qu'on écrit sur ce sujet au *Journal de Bergerac* :

Dès que la nouvelle de l'arrivée de la locomobile destinée à faire le transport des marchandises entre Bergerac et Mussidan s'est répandue dans la ville, cela a été comme une trainée de poudre. Du nord, du midi, de ses quatre points cardinaux est partie une foule compacte de curieux allant assister à l'inauguration de cette nouveauté.

La machine s'est bientôt avancée avec son panache de fumée. Les wagons qu'elle remorquait portaient une masse de voyageurs improvisés, et son entrée a été, on peut le dire, triomphale.

Dans la rue Valette, il lui est arrivé un de ces accidents qu'on peut appeler heureux en pareille circonstance. Un embarras s'est présenté, sans perdre la tête, le conducteur a mis un frein à la fureur... de la locomobile, et subitement elle a été arrêtée. Puis, tournant facilement l'obstacle, elle a repris sa route, qu'elle a poursuivie sans encombre, avec aisance même, jusqu'à la gare, qui est située boulevard Montaigne. Un hourra de satisfaction a accueilli ce début. Le lendemain a eu lieu une deuxième expérience qui n'a pas moins bien réussi.

On lit dans le journal *Le Temps* :

Le monde artistique est fort ému, en ce moment, d'un incident singulier, et qui jette un jour curieux sur quelques détails de la vie de théâtre. A ce titre, l'histoire suivante peut intéresser nos lecteurs. Tout le monde sait que la *claque* est une collection d'individus qui, très amateurs de spectacles, mais la poche peu garnie, s'engagent à applaudir au signal donné par le brigadier. *Plaudite cives!* et les claqueurs de battre des mains à telles situations ou à telle tirade. Moyennant cette contribution en nature, les claqueurs vont au parterre, tantôt pour vingt centimes, tantôt pour un franc, selon le succès de la pièce. Mais c'est une erreur de croire que ce sont les administrations théâtrales qui paient les entrepreneurs de succès. Ce sont ces derniers, au contraire, qui paient une assez grosse redevance annuelle à chaque théâtre, à charge pour celui-ci de délivrer tous les jours un certain nombre de places, dont ils tirent parti comme ils peuvent. Puis, il y a les petits profits, consistant en ceci; un artiste éprouve le besoin d'être accueilli à son entrée en scène par une salve d'applaudissements. Il va trouver le chef de claque, fait prix avec lui, et s'enivre de cet encens de mauvais aloi. Or, il y a un an environ que M. Monjauze, l'artiste aimé du Théâtre-Lyrique, a jugé à propos de se contenter des bravos du vrai public, et d'économiser la rançon qu'il payait autrefois au chef des romains. Or, si la claque applaudit quand on la paie, elle ne garde pas la neutralité quand on lui refuse des subsides, et M. Monjauze avait eu, depuis quelques mois, beaucoup à se plaindre de l'attitude des claqueurs. M^{me} Monjauze a essayé, à l'insu de son mari, de trouver la solution de cette question romaine, et a fait proposer de reprendre les paiements.

Avec une fierté digne d'une meilleure cause,

l'entrepreneur de succès a répondu que : « si l'on consentait à faire de nouveaux arrangements, il faudrait d'abord payer l'année en retard, et augmenter la somme mensuelle au moins du double. » Le *Figaro-Programme*, auquel nous empruntons le texte même de cette noble réponse, ajoute qu'il tient de M. Monjauze lui-même. L'histoire est absolument vraie et présente, on le voit, un intérêt très réel.

Le Jardin d'acclimatation de Paris a fait, ces jours derniers, plusieurs intéressantes acquisitions, parmi lesquelles il convient de citer une jeune autruche, âgée de quinze mois, née et élevée dans le Jardin zoologique de Grenoble, et quatre autruchons nés au Jardin d'acclimatation d'Alger.

Les autruches sont de vrais oiseaux de basse-cour; elles pondent, couvent et élèvent leurs jeunes sans demander plus de soins que les poules les plus domestiques. Cependant, on ne peut s'empêcher de s'étonner en voyant le grand oiseau des déserts de l'Afrique mettre à notre disposition, par sa domestication, ses plumes de tant de valeur, ses œufs volumineux et de bon goût, sa chair et sa graisse qui ne sont point à dédaigner.

Certes la domestication de l'autruche ne peut être utilement essayée dans les parties froides de la France, mais le Languedoc et la Provence, les grands steppes de l'Algérie et bien d'autres contrées pourront aisément nourrir des troupeaux d'autruches domestiques, qui donneront à leurs propriétaires de très beaux produits.

Les reproductions d'autruches en domesticité faites à Grenoble en 1864 et 1865, et qu'on doit à M. Bouteille, conservateur du Musée d'histoire naturelle, et à ses dévoués auxiliaires, ne sont pas les seules qui aient été obtenues. Déjà de jeunes autruchons sont nés, à différentes reprises, au Jardin zoologique de Marseille, à celui d'Alger, à San-Donato, chez le Prince Demidoff, au Retiro, près Madrid; dans le parc du roi d'Espagne; mais la reproduction obtenue à Grenoble est, jusqu'à présent, la plus extraordinaire et la plus intéressante, parce qu'elle a eu lieu dans le climat le moins favorable, et sans qu'il ait été nécessaire de donner à l'autruche mère et à sa jeune famille des soins plus minutieux que ceux exigés généralement pour tous les animaux de basse-cour.

De récentes nouvelles annoncent que les Russes, envahissant le Turkestan, se sont emparés de Samarcande. Si le fait est confirmé, il peut résulter de l'occupation de cette ville par les Russes, des résultats fort intéressants pour les lettres et les sciences.

Samarcande est l'ancienne capitale de Tamerlan. Ce farouche conquérant, qui ne laissait derrière lui que la dévastation, eut pourtant le soin de faire recueillir les livres et manuscrits de tous les peuples qu'il subjuguait: Arméniens, Géorgiens, Syriens, etc. Il réunit tout ce butin à Samarcande et l'enferma dans un château fort, avec défense, sous les peines les plus terribles, d'en jamais laisser rien sortir. Cette défense a été rigoureusement observée depuis Tamerlan.

Mais ce précieux butin littéraire et scientifique existe-t-il encore? Oui, selon toute probabilité.

Il y a une vingtaine d'années, un Arménien M. Khatcadour-Hovanisien, versé dans tous les idiômes orientaux, réussit, à force de ruses, à se faire ouvrir, pour une heure seulement, le caveau du château de Samarcande, où se trouvaient encore les livres de Tamerlan, et il y pénétra, malgré les périls effrayants qu'il devait courir en ce lieu mystérieux, hanté, lui disait-on, par les démons, qui y livraient un combat perpétuel aux anges, ceux-ci gardant les bons livres, ceux-là protégeant les mauvais.

Là, dans ce caveau, mal éclairé par deux soupiraux,

M. Khatcadour se trouva en présence de milliers de volumes, entassés ou gisant dans la poussière. Il eût fallu des années pour les examiner, et il avait à peine une heure. Il en prend un dont la couverture en bois se détache et tombe. C'est un ouvrage écrit en dialecte arménien avec des caractères grecs, et intitulé: *Histoire des anciens héros de toutes les nations par les pontifes du temple de Diane et de Mars*.

Un autre est encore un livre d'histoire en arménien, sans titre. Là c'est un manuscrit géorgien, ici une Bible arménienne; puis il rencontre un volume de poésies arabes, des écrivains grecs inconnus, les œuvres d'Origène, un manuscrit intitulé: *Soulèvement national de l'Arménie chrétienne au cinquième siècle contre la loi de Zoroastre sous le commandement du prince Yartlan le Mamigonien, par Elisée Vartabed, contemporain*. Mais dans cette rapide revue, l'heure s'était écoulée, et il fallut sortir.

M. Khatcadour réussit, du moins, à emporter le volume dont nous venons d'écrire le titre, et dont la traduction a été publiée, à Paris, en 1844, par l'abbé Grégoire Kabaragy-Garabed, de l'Académie arménienne de Venise. C'est dans les notes de cette traduction que se trouve (pages 348 et suivantes), le récit de l'expédition de M. Khatcadour dont nous donnons ici le très incomplet résumé.

En 1848, M. Génin, alors chef de la division des sciences et lettres au ministère de l'instruction publique, qui connaissait la tentative de M. Khatcadour, eut la pensée d'envoyer à Samarcande un ou plusieurs savants français, avec mission officielle d'examiner la bibliothèque de Tamerlan. Des renseignements demandés officieusement au ministère des affaires étrangères représentèrent l'entreprise comme très périlleuse et à peu près inexécutable: on dut y renoncer.

Puisque les Russes ont su trouver le chemin de Samarcande, et occupent cette ville, que la guerre rende, cette fois, service à la civilisation, et que les savants russes mettent en pleine lumière les richesses enfouies dans la bibliothèque de Tamerlan.

On lit dans la *Gazette du Peuple*, de Berlin :

Il y a quelques semaines, nous annoncions que deux maisons s'étaient écroulées. Le même malheur encore de se produire hier. La maison rue Wasserthor, 27, était toute neuve et habitée seulement depuis six semaines.

Elle se composait de trois bâtiments renfermant principalement des ateliers de menuiserie et autres. Hier, à dix heures du matin, les ouvriers qui se trouvaient dans le bâtiment du milieu entendirent subitement un craquement, et sentirent le sol vaciller sous leurs pieds, et au moment même, sans que personne eût le temps de se sauver, toute la maison, haute de cinq étages, s'écroula.

Il s'y trouvait de soixante à soixante-dix personnes. Les pompiers et la troupe accoururent immédiatement. Mais l'œuvre de sauvetage n'était pas facile. Un immense nuage de poussière obscurcissait la vue, et le lieu du désastre ne présentait qu'un amas confus de gravas de toute sorte. Les scènes de désolation qui se produisirent sont indescriptibles.

Les pères, les mères demandaient à grands cris leurs enfants; les frères cherchaient leurs femmes, leurs sœurs: c'était un spectacle déchirant, quand on retirait successivement des décombres un cadavre ou un blessé horriblement mutilé, et que les parents des victimes se jetaient en avant, en pleurant, pour reconnaître les leurs.

On avait retiré ce matin 19 morts et 31 personnes grièvement blessées; une douzaine de personnes étaient encore enfouies dans les décombres. La veille, il s'était manifesté des fentes dans la maison, et l'entrepreneur avait été appelé pour l'examiner. Il déclara qu'il n'y avait aucun danger. On assure qu'il a été arrêté.

Le même jour pendant qu'on était occupé à débarasser la maison de la rue Wasserthor, une grande

salle qu'on construisait s'écroulait à deux heures du soir, rue Koenigsthor, 8. Trois des maçons qui y travaillaient furent tués, quatre ou cinq grièvement blessés.

— On lit dans *le Pays* : Le 10 août, sur les côtes du Sénégal, l'état-major de la frégate l'*Armorique* passait la soirée chez l'amiral. L'aumônier du bord, tandis qu'on jouait le whist, causait sur le balcon avec un officier de marine, lorsqu'il entendit soudain un grand bruit sur le pont et distingua ces mots sinistres : « Un homme à la mer ! »

Franchir la balustrade, glisser à l'eau par l'échelle de poupe, fut pour lui l'affaire d'un instant. Comme il luttait dans l'ombre contre un courant très-fort, l'homme à la mer fut saisi et rattrapé. Mais alors, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, ce ne fut plus au noyé, mais à ses sauveurs qu'il fallut porter secours. Une corde tendue à temps par l'aumônier avait aidé les uns et les autres à se tirer d'affaire, lorsqu'on dut le repêcher lui-même et le ramener non sans peine sur la frégate, où l'amiral le félicita affectueusement au nom de l'équipage.

Deux jours après, le soir d'une journée étouffante, il venait de terminer la prière à l'hôpital, et respirait un peu de fraîcheur sur la dunette. La nuit était des plus noires; un accident imprévu fit tomber à l'eau le canot-major, qu'on était en train de hisser sur les pistolets de bâbord.

L'aumônier s'élance, et, d'emblée, arrachant un homme au courant qui l'emporte, il parvient par un énergique effort à ressaisir l'échelle; mais, en ce moment, il aperçoit un autre matelot courant les derniers risques. N'ayant plus l'usage libre de ses mains, il lui tend le pied, l'attire à lui jusqu'à ce qu'il puisse le serrer fortement entre ses jambes, et le soutient au-dessus de l'eau. Cette grappe humaine, que la vague couvre et engloutit par intervalles, est enfin secourue. Un des matelots est enlevé par un gabier; l'autre, solidement attaché, remonte à bord, et la balcinère recueille le prêtre sauveteur. Mais, soit par suite des efforts qu'il a dû faire ou de l'eau qu'il a avalée, soit effet de la digestion (il avait dîné à peine depuis trois quarts d'heure), une fois en sûreté il tombe en faiblesse.

Le médecin, dont les soins ne furent point superflus, ne lui permit pas, le lendemain dimanche, de dire la messe. Mais trois jours plus tard, le 15 août, à l'inspection générale, l'amiral Laffon de Ladébat, après avoir complimenté tous les hommes dont la conduite avait mérité des éloges, s'arrêtait avec une bienveillance particulière sur les deux émouvants épisodes que nous venons de raconter sommairement et où le dévouement de l'abbé... fait une si honorable figure.

Sur les chemins de fer américains, le confortable est une chose que le voyageur trouve toujours; on s'y ingénie à rendre la vie douce à ceux qui n'y trouvent pas la mort! (Témoin les accidents dont le récit défraie habituellement la chronique des feuilles publiques.)

Au milieu et dans toute la longueur de chaque wagon règne, comme dans nos omnibus, un passage; seulement, ce passage est plus large que dans les modestes voitures prises ici comme terme de comparaison; en outre, les banquettes occupées par les voyageurs ne lui sont pas parallèles, mais perpendiculaires. Tous les wagons communiquent ensemble au moyen de plates-formes qui permettent de passer de l'un à l'autre sans danger, de sorte que la galerie dont il vient d'être question règne dans toute la longueur du convoi. Sur ce convoi, le voyageur jouit de la même liberté de mouvements que le passager à bord d'un paquebot.

Il va, vient, s'assoit, se lève, se couche, passe d'un wagon dans un autre, cherchant si parmi ses compagnons de route il ne se trouve pas quelque personne de sa connaissance, et s'il en rencontre, il voisine.

Veut-il respirer l'air libre, jouir de la vue du ciel, des champs, il se rend sur une terrasse, à l'extrémité de la machine roulante, et là, tout en distillant un bon cigare, il passe en revue le panorama changeant de fleuves, de montagnes, de ravins, de coteaux, d'abîmes, de forêts, de prairies, de champs cultivés, de jardins, de villes et de villas, devant, derrière, dessus, dessous, et à travers lesquels se précipite le train.

Il trouve à bord, café, restaurant, journaux et tout en dévorant l'espace, il déjeûne, dîne, soupe, fait sa correspondance, se met au courant des affaires du jour, et quand, fatigué de distractions, il veut jouir de quelques instants de repos, une banquette se change pour lui en chaise longue; il franchit, en dormant, une partie de la distance de New-York à la Nouvelle-Orléans. Tel est le convoi américain: maison ambulante, paquebot de terre-ferme qui a sur le navire proprement dit cet avantage qu'on n'y souffre pas du mal de mer.

Chez ce peuple libre, avare du temps, ami des simplifications, on n'a multiplié plus que de raison ni les employés à l'intérieur des gares, ni les bureaux, ni les guichets, ni les barrières, ni les salles d'attente, anti-chambre de wagons; ni les formalités à remplir pour prendre possession de la place qu'on paie. Arrivé à l'embarcadère, on va droit au convoi en chargement, comme on monte sans épreuves préalables à bord d'un paquebot ou dans un omnibus.

Le convoi part, le conducteur fait sa tournée, réclamant de chacun le prix de sa place, en échange de quoi il vous donne une carte, qui plantée sur le devant de votre chapeau, vous met à l'abri de nouvelles demandes. Le convoi portant avec lui, comme un bateau à vapeur ses buffets, ses restaurants, ses cabinets, n'éprouve dans sa rapide traversée que les temps d'arrêt strictement nécessaires pour prendre et déposer les voyageurs, faire de l'eau et du charbon.

AUGUSTE MARCADE. — Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 21 au 27 octobre 1865.

NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Imbert, m. d.
 CETTE. b. *St-Michel*, c. Putzi, français, vin
 NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Imbert, m. d.
 ID. id. id. id. id.
 MARTIGUES. b. *les Deux frères*, id. c. Estienne, id.
 NICE. b. v. *Palmaria*, id., c. Imbert, m. d.
 ID. b. *Trois Innocents*, id. c. Olcesi, wagons.
 ID. b. v. *Palmaria*, id. c. Imbert, m. d.
 BORDIGHIERA. b. *St-Erasme*, italien, c. Brigliani, futailles vides
 NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, m. d.
 ID. id. id. id. id.

Départs du 21 au 27 octobre 1865.

VINTIMILLE. b. *Vintimille*, italien, c. Pisan, en lest
 NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, en lest
 MARSEILLE. b. *St-Joseph*, id. c. Campel, id.
 BORDIGHIERA. b. *St-J-Bte*, italien, c. Raineri, id.
 MENTON. b. *St-Christophe*, français, c. Palmaro, vin
 NICE. b. v. *Palmaria*, id., c. Imbert, en lest
 MARSEILLE. b. *Jeune Marie*, italien, c. Thérèse id.
 BORDIGHIERA. b. *Miséricorde*, id. c. Ceresole, id.
 SAVONE. b. *Arrigo Joseph*, id. c. Arrigo, vin
 NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, en lest
 ST-TROPEZ. b. *St-Jean*, id. c. Barral, id.
 VINTIMILLE. b. *St-Second*, id. c. Marcenaro, vin
 GÈNES. b. *Lucien*, italien, c. Longardi, charbon
 NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, m. d.
 PORT-MAURICE. b. *Patrizio*, italien c. Garibaldi, vin
 NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, m. d.
 ST-TROPEZ. b. *St-Gertrude*, italien, c. Bongioanni, id.
 NICE. b. *St-François*, français, c. Alfonso, en lest
 ST-RAPHAEL. b. *Alcyon*, id. c. Tombarel, id.

FINALE. b. *Assomption*, italien, c. Saccone, en lest
 ST-RAPHAEL. b. *St-Erasme*, français, c. Verrando, id.
 NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, id.

Casino de Monaco.

Samedi 4 Novembre à 8 heures du soir

BRILLANT

FEU D'ARTIFICE,

ILLUMINATION

et Feux de Bengale sur la place du Casino.

Dimanche 5 Novembre à 8 heures du soir

GRAND CONCERT

INSTRUMENTAL

dans la salle de bal

NOUVELLEMENT RESTAURÉE ET AGRANDIE.

ORCHESTRE D'ÉLITE

sous la direction de M. EUSÈBE LUCAS.

SOLISTES : MM.

OUDSHOORN, DELPECH,

GODECK, HERFURTH, PFITZNER,

PAUL, KNOTTE, PREISS, BANNICKE & BORGHINI.

Bulletin Météorologique du 22 au 28 Octobre.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ÉTAT ATMOSPHÉRIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
22 8bre	16	18	20	beau	nul.
23	16	19	20	pluie	id.
24	17	19	21	beau	id.
25	17	18	21	id.	id.
26	18	19	20	id.	id.
27	17	18	18	pluie	vent
28	17	19	19	beau	id.

AVIS ET RENSEIGNEMENTS DIVERS.

BUREAU TÉLÉGRAPHIQUE : rue de Lorraine, 19, ouvert au public de 7 h. du matin, à 9 h. du soir, pendant la saison d'été.

POSTE AUX LETTRES : rue de Lorraine, 3. Le bureau est ouvert le matin à 7 heures et le soir à 2 heures.

La dernière levée de la boîte a lieu à 4 heures précises et à 3 heures 30 minutes aux Spelugues.

La distribution des lettres a lieu à 8 heures du matin.

BAINS DE MER DE MONACO

SAISON D'HIVER 1865-66.

GRAND ÉTABLISSEMENT HYDROTHERAPIQUE, à l'eau de mer et à l'eau douce, sous la direction de M. le Docteur GILBERT DIERCOURT.

BAINS DE MER CHAUDS. — SALLES D'INHALATION. BAINS DE VAPEUR.

La contrée de MONACO, située sur le versant des Alpes-Maritimes, est complètement abritée contre les vents du Nord; sa température, pendant l'hiver, est la même que celle de Paris dans les mois de juin et de juillet; aucune épidémie n'y a jamais pénétré.

Le CASINO, qui s'élève aux Spélugues, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN et HOMBURG. — NOUVELLES SALLES DE CONVERSATION et de BAL. — CABINET DE LECTURE. CONCERT l'après-midi et le soir. ORCHESTRE d'élite.

Le TRENTE-ET-QUARANTE se joue avec le DEMI-REFAIT, et la ROULETTE avec UN SEUL ZÉRO.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT et CAFÉ. CABINETS PARTICULIERS. — Cuisine Française.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES, et des VILLAS, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

Le nouveau et superbe BATEAU A VAPEUR, le CHARLES III, récemment construit dans les chantiers de M. ARMAN à Bordeaux, fera cette année le service des voyageurs entre NICE et MONACO, plusieurs fois par jour et en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures; de Lyon en seize heures; de MARSEILLE en six heures.

L'alchimie a fait son temps, place à la chimie! Mais de ce qu'il faut s'incliner devant les progrès de la science moderne, il ne s'en suit pas que nous devions récuser les conquêtes passées. On ne peut certainement nier que la consécration et l'expérience de plusieurs siècles ne soient d'excellentes conditions pour une bonne thérapeutique ou même pour une hygiène rationnelle.

Pendant la période ténébreuse du moyen-âge, quand les hauts barons de fer scellaient et signaient leurs missives du pommeau de leur épée, le génie des arts s'était réfugié chez le peuple, les chants de nos trouvères et nos splendides cathédrales en sont la preuve.

Quant à la science positive, elle s'était cachée, tremblante, au sein des congrégations religieuses.

Au nombre de ces pionniers de la science, on peut citer en première ligne les Bénédictins, qui furent même la souche de plusieurs autres ordres monastiques.

Leurs principales conquêtes furent incontestablement les élixirs dont la science moderne ne s'est pas séparée, puisqu'elle les emploie toujours quand il s'agit de stimuler l'organisme, et particulièrement l'appareil de la digestion dans les cas de prostration générale des forces ou de gastralgie indolente.

Lors des furieuses épidémies des neuvième, dixième, quinzième et seizième siècles, ils furent employés avec un grand succès dans la thérapeutique de cette époque, et la médecine moderne y a toujours recours comme préservatif et curatif des affections cholériques.

Ce fut sous l'administration d'Antoine II, abbé de Fécamp, nommé cardinal par la faveur de François I^{er}, que fut créé l'élixir des moines Bénédictins de l'Abbaye de Fécamp dont la vertu est efficace contre les congestions cérébrales qui accompagnent ordinairement les digestions laborieuses.

Pour fabriquer la liqueur des moines Bénédictins de l'Abbaye de Fécamp, on s'est appuyé sur des titres authentiques. On a suivi les prescriptions des bons Pères, et l'immense succès qu'obtient ce produit nous donne la certitude qu'il est destiné à jouer un très grand rôle, sinon dans notre formulaire magistral, du moins dans l'hygiène journalière.

Les personnes qui désirent de bons foulards et de riches robes de l'Inde ne peuvent mieux s'adresser qu'à la C^{ie} des Indes, rue de Grenelle St-Germain, 42, à Paris, si renommée pour la fraîcheur, le choix et l'élégance de

ses robes et foulards de l'Inde dont les prix varient de 17 fr. à 120 fr. la robe et de 1 fr. 40 à 15 fr. le foulard. Gros et détail. Envoi de marchandises et échantillons franco.

60,000 cures par an, rebelles à tout autre traitement, par la délicieuse Revalescière Du Barry, qui guérit, sans médecine ni purge, les nerfs, estomac, gastrites, gastralgie, constipations, diarrhée, poitrine, asthme phthisique, gorge, bronches, vessie, reins, intestins, l'haleine, échauffements, foie, inflammations, muqueuse, cerveau et sang. Elle économise mille fois son prix en remèdes. 1/2 kil., 4 f.; 1 k., 7 f.; 2 k. 1/2, 16 f.; 6 k., 32 f.; 12 k., 60 f. — Du Barry, place Vendôme, 26, Paris. Dépôt chez tous les pharm. et épiciers. (c)

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue des Spélugues, près le Casino.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue des Carmes. — Table d'hôte et pension.

HOTEL DE RUSSIE, place du Palais. Table d'hôte et pension.

A LA CONDAMINE. Terrains à vendre par lots de 400 mètres et au-dessus — Grande facilité de paiement.

HOTEL BELLEVUE, rue des Briques, Salons et chambres meublés à louer au jour, à la semaine et au mois.

AUX MOULINS: Appartements meublés à louer, villa Bellando, Exposition au midi.

VOITURES pour la promenade. — S'adresser à Henri Crovetto, près le Casino.

A LOUER, Salons et Chambres meublés, dépendants de l'établissement des bains de mer de Monaco. S'adresser au bureau de l'agence de la Palmaria.

A VENDRE une belle maison avec terrasses et jardin. — Lots de terrains pour villas. S'adresser à M. Leydet, Notaire, rue des Briques, ou à l'imprimerie du Journal, rue de Lorraine, 13.

VOITURES pour la promenade et voyages. S'adresser à Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11.

APPARTEMENT NON MEUBLÉ à louer présentement.

S'adresser à M. Dalbera, rue de Lorraine, 13.

PETITE MAISON DE CAMPAGNE

à louer présentement

Située au quartier des Moniguetty; s'adresser à M. Melon.

Service entre Nice & Monaco par le bateau à vapeur

PALMARIA

Départs de Nice: { 1^{er} départ à 11 h. du matin.
2^{me} — à 5 h. du soir.

Départs de Monaco: { 1^{er} départ à midi 30.
2^{me} — à 10 h. 1/2 —

Prix de la traversée (embarquement et débarquement compris): 1 fr. 50. Les billets de passage sont délivrés au bureau de l'agence, sur le port. Des omnibus spéciaux partant du Boulevard du Pont-Neuf, à côté du Café de l'Univers sont affectés à desservir chaque départ et arrivée.

OMNIBUS ENTRE NICE ET MONACO.

Départ chaque deux jours. { De Nice, à 10 h. du m.
De Monaco, à 8 h. du m.
Bureaux: à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

OMNIBUS ENTRE MONACO ET MENTON

Départ chaque jour: { de Monaco à 8 h. du matin
de Menton à 11 —
Prix des places: 2 fr. — Bureau à Menton aux Messageries Impériales.

Le service d'hiver du chemin de fer de Paris-Lyon-Méditerranée a été modifié de la manière suivante:

Départs de Nice { Train N° 562 — 6 35 matin.
— 564 — 10 30 —
— 566 — 2 20 soir.
— 568 — 5 30 —

MONACO 1865. — Imprimerie du Journal de Monaco.